vum fac Regem! et daignez exaucer les vœux que nous vous adressons pour son bonheur, pour celui de son auguste famille, désormais inséparable du bonheur de la France : *Domine, salvum fac Regem, et exaudi nos in die quâ invocaverimus te!*

SUR LES MISSIONS (1).

Je viens remplir aujourd'hui, Messieurs, un bien étrange ministère; je viens faire devant vous, non pas uniquement l'éloge des Missions, mais leur apologie; non pas uniquement en célébrer les bienfaits, mais les venger des attaques et des insultes de l'impiété. Et certes, n'est-il pas étrange, pour ne pas dire déplorable, que dans le royaume très-chrétien on soit obligé de prendre hautement la défense d'un apostolat qui a fondé et perpétué la religion sur la terre, qui seul a pu éclairer les peuples infidèles, comme il peut seul ranimer la foi chez les peuples chrétiens dégénérés? Oui, de nos jours, des ministres de paix sont présentés comme des perturbateurs du repos public; les médecins des âmes sont traduits comme de vils charlatans de religion, et peu s'en faut que les prédicateurs de la morale évangélique ne soient qualifiés impudemment de corrupteurs des consciences. Écoutez leurs vains détracteurs, ils vous diront : Pourquoi des missions? Sommes-nous donc des sauvages qu'il faille civiliser, ou des idolâtres qu'il faille amener à la connaissance du Dieu unique auteur de l'univers? Vous gémissez sur les vices et la corruption du peuple; c'est un mal de tous les temps; pour y remédier autant qu'il est possible, ne suffit-il pas des pasteurs ordinaires révérés de leur troupeau? Et qu'a-t-on besoin de ces inconnus venant de je ne sais où pour nous effrayer par leurs voix étrangères? Que signi-

(1) Cette conférence est la dernière que M. l'évêque d'Hermopolis ait prononcée dans l'église de Saint-Sulpice, en 1822. Il l'avait d'abord composée pour une assemblée de charité, qui se tint à l'archevêché, le 19 avril 1819; et nous avons laissé subsister quelques passages qui se rapportent à cette circonstance.

il faut ici quelque chose qui soit hors de la voie commune. Sortez de votre retraite, hommes apostoliques; partez avec ces lumières vives, ce zèle ardent, ce dévouement sans bornes, que vous avez puisés dans la solitude, au pied de la croix; allez au nom de celui qui vous envoie, Jésus-Christ est avec vous; et, pour réveiller les âmes qui dorment d'un sommeil de mort, il vous communiquera quelque chose de cette voix puissante qui ranima Lazare au fond de son tombeau!

Cependant la renommée les a précédés; elle a célébré leurs vertus, leur désintéressement, leur éloquence vive et populaire. Ils arrivent, et toute la ville s'émeut; ils paraissent dans la chaire de vérité, et leurs premières paroles sont répétées de toutes parts; la curiosité des uns, la piété des autres, bientôt le zèle de tous, appelle le peuple aux temples consacrés à la mission. Ce ne sont point ici quelques discours vagues, détachés, qui se dissipent dans les airs; c'est une suite d'instructions, où les vérités chrétiennes sont approfondies, un ensemble d'exercices pieux, propres à toucher les cœurs et à les ouvrir au repentir. Là, tous les âges, toutes les conditions, le pauvre et le riche, l'ignorant et l'homme instruit, l'artisan et le magistrat, trouvent une nourriture qui convient à leurs besoins. La religion se présente à tous avec l'appareil de ses formidables menaces, comme de ses magnifiques espérances, la foi se ranime, le remords se réveille, les consciences sont travaillées de je ne sais quel désir de se purifier; et bientôt les tribunaux de la réconciliation ne suffisent point à recevoir la foule des pénitents qui s'empresse autour d'eux; quelque chose de surnaturel s'est passé dans les âmes : la mission seule pouvait opérer ce changement.

Et ne croyons pas que la ville évangélisée soit seule à en recueillir les fruits. Le bruit s'en répand dans toute une contrée, et fait naître au loin de pieux sentiments; les campagnes du voisinage s'ébranlent, leurs habitants

accourent pour participer à la bénédiction céleste; semblables aux bergers de la Judée qui ont été témoins des merveilles opérées à Bethléem, ils s'en retournent en glorifiant Dieu et racontant ce qu'ils ont vu et entendu, et rentrés dans leurs foyers, ils répandent autour d'eux la bonne odeur des vertus évangéliques. Ainsi la mission n'est pas seulement un flambeau qui éclaire la ville principale d'une contrée; c'est un fanal qui, portant à de grandes distances ses vives clartés, indique au voyageur la plage heureuse où il doit aborder.

Détracteurs des missions, vous ne leur pardonnez pas cette suite de pompeuses cérémonies, ces spectacles de religion qu'elles présentent aux yeux de la multitude; vous êtes donc étrangers à la connaissance du cœur humain; vous ignorez les routes qui peuvent y conduire? Nous savons mieux que vous que le Dieu qui est esprit veut être adoré en esprit et en vérité, et que devant lui la piété véritable est dans le cœur et nullement dans de vains dehors; mais aussi, mieux que vous, nous savons tout ce que peuvent de graves et touchantes cérémonies pour exciter dans les âmes de pieux mouvements, pour les élever vers la divinité, pour les pénétrer de componction et de repentir; et l'expérience apprend que plus d'une fois c'est au milieu de ces cérémonies, objet de vos censures, que se fait sentir le premier retour à la religion et à ses divines lois. Gardez pour vous vos doctrines et vos théories, stériles en vertus comme en sentiments, et laissez-nous ce qui, en s'emparant de l'homme tout entier, de son imagination, de son cœur et de son esprit, n'en est que plus propre à le ramener à ses devoirs. Oui, dans les jours de la mission, laissez les jeunes vierges parer de leurs mains les autels de la Reine des anges, les mères lui offrir leurs enfants, le peuple se consacrer à celle qui est si particulièrement la patronne de la France et de la race de nos rois; le culte de Marie est si doux,

si pur, si consolant, si ami de toutes les vertus! Laissez les habitants d'une ville entière s'abaisser, s'anéantir devant la majesté du Dieu trois fois saint, gémir comme le roi pénitent sur leurs égarements et sur ceux de leurs frères, et faire retentir les voûtes sacrées du chant de ses pieuses douleurs : Seigneur, ayez pitié de nous selon l'étendue de vos miséricordes : *Miserere meî, Deus, secundùm magnam misericordiam tuam.* Certes, après tant de blasphèmes et d'homicides, de dissolutions et d'apostasies publiques, les prêtres faits pour gémir eux-mêmes entre le vestibule et l'autel, comme parle le Prophète, ne doivent-ils pas inviter le peuple à offrir en expiation à la justice divine les prières de l'innocence et les larmes du repentir? Que si, au malheur de s'être souillée de tant de crimes, la France joignait le malheur plus grand encore de ne pas en rougir, mais plutôt d'en faire gloire, c'est bien alors que ses maux seraient incurables, et que sa plaie serait désespérée, ainsi que parlent les livres saints; et son orgueil inflexible mériterait que le bras de Dieu la précipitât et la retînt ensevelie dans un abîme de calamités.

Ennemis des missions, vous vous indignez des cérémonies expiatoires; mais ne seraient-elles pas utiles, quand elles ne serviraient qu'à expier votre orgueil et votre aveuglement? Si vous fréquentiez les temples de cette capitale, vous sauriez qu'on y célèbre tous les ans une fête d'expiation connue sous le nom de *Réparation des Injures;* vous devriez savoir aussi que ce n'est pas ici une nouveauté de l'invention des missionnaires, mais une pratique de tous les temps, même les plus éclairés. J'en citerai un seul exemple, pris dans les annales de notre Eglise, accompagné de circonstances bien autrement tristes et lugubres que ce qui se passe dans les missions. En 1720, il y a cent ans, Messieurs, la ville de Marseille était ravagée par la peste, fléau meurtrier qui coûta la vie

à cinquante mille de ses habitants. Belzunce, son évêque, d'héroïque mémoire, n'a pas fui devant la contagion; il est resté au milieu de son troupeau pour en être le père et le consolateur, pour assister les pauvres et visiter les malades. Au milieu de la consternation générale, et dans la pensée de fléchir le courroux céleste, il ordonne une procession solennelle; et lui-même, il marche dans la ville la corde au cou, les pieds nus, et tenant une croix à la main, entouré d'un peuple qui fait retentir les airs de lugubres gémissements. Beaux esprits du siècle! vous ne voyez dans cet appareil expiatoire que du fanatisme; hé bien, nous l'aimons ce fanatisme, qui n'empêche pas que le pontife de Marseille ne se dévoue pour son peuple, et que dans ces mêmes jours de calamité deux cent cinquante (1) ministres de la religion ne meurent victimes de leur zèle pour le salut des pestiférés! Incrédules, voilà, pour le dire en passant, les héros de la charité chrétienne! montrez-nous les héros de votre philosophisme, et nous verrons de quel côté doivent se fixer nos regards d'attendrissement et d'admiration! Mais rentrons dans notre sujet.

J'en ai dit assez, et même trop sur le premier reproche fait aux missions d'être superflues; je passe au second, celui d'être nuisibles.

Aurait-on pu soupçonner que des ministres de la religion, qui, l'Evangile d'une main et la croix dans l'autre, travaillent à réconcilier les hommes avec Dieu pour mieux les réconcilier avec leurs semblables, seraient accusés de troubler la tranquillité publique? Que signifie cette accusation aussi odieuse que ridicule? Est-il arrivé que les missionnaires aient prêché la révolte de l'épouse contre l'époux, des enfants contre les pères, des sujets contre l'autorité; ont-ils jamais consacré par leurs discours ou

(1) Procès-verbaux du Clergé. — Assemblée de 1725.

par leurs exemples, la haine, le meurtre, le pillage ; et en sortant de leurs instructions, a-t-on vu des Français s'armer contre des Français, remplir toute une ville de tumulte et de carnage? car tels sont les traits auxquels on reconnaît les séditieux. Hommes de paix et de charité, il est écrit : Le disciple n'est pas plus que le maître ; s'ils m'ont persécuté ils vous persécuteront ; vous serez haïs à cause de moi. Or celui qui n'eût pas achevé de briser le roseau à demi rompu, fut accusé aussi d'être un perturbateur du repos public, de soulever le peuple ; et ce fut là un des prétextes de sa mort : *commovet populum*. Disciples du Sauveur, voilà votre modèle et votre consolation ; et voici, Messieurs, de quoi les justifier à vos yeux.

Dans une des dernières missions, c'était à Tarascon, plus de quatre-vingts hommes se trouvaient réunis dans une assez vaste enceinte, et attendaient le moment de pouvoir se présenter à leur tour au tribunal de la réconciliation. Ils étaient rangés des deux côtés ; chacun en arrivant s'était placé là où il croyait voir ceux qui partageaient ses opinions particulières ; on gardait de part et d'autre un profond silence. Tout à coup une voix se fait entendre, et profère ces paroles que j'ai copiées textuellement sur la lettre d'un missionnaire : « Messieurs, à » quoi pensons-nous en ce moment? quel est le motif qui » nous rassemble? sans doute nous désirons obtenir le » pardon de nos péchés? Ah! ne serait-il pas nécessaire » auparavant de nous réconcilier entre nous? Je déclare, » quant à moi, que je pardonne de bon cœur à ceux qui » m'ont offensé, et je prie ceux que j'ai offensés de vou- » loir bien me pardonner. » A ces mots il s'élance dans les bras de celui qui était devant lui. Tous imitent son exemple : en un moment la nouvelle s'en répand dans la ville ; on s'embrasse, on pleure, on se pardonne, et la réconciliation devient universelle : c'est ainsi que les missionnaires mettent partout le trouble et la division.

Je conviens toutefois que les missionnaires troublent l'âme de leurs auditeurs ; mais de quelle manière? Comme autrefois le prophète Nathan troubla la conscience de David, qui, après un double crime, s'endormait dans une fausse paix ; comme Jonas troubla la ville de Ninive en la menaçant d'une destruction prochaine, et la portant à s'humilier dans le cilice et la cendre ; comme saint Paul troubla le proconsul Félix en lui parlant du jugement à venir ; comme Jésus-Christ lui-même, lui qui était *doux et humble de cœur*, troubla les Pharisiens en leur reprochant avec véhémence leur orgueil et leur hypocrisie. Est-ce donc un si grand mal que de troubler la conscience de cet époux dont la conduite est un scandale public, de cet avare qui n'a pour les malheureux que des entrailles de fer, de cet usurier qui dévore la substance du pauvre, de ce voluptueux qui languit dans la mollesse, de cet impie qui blasphème contre son créateur, de cet indifférent qui ne lui rend aucun hommage? O! plût au ciel que, d'un bout de la France à l'autre, on pût troubler ainsi toutes les consciences erronées et criminelles! Heureuse agitation, qui, en faisant cesser le vice et les scandales, ranimerait partout l'amour de l'ordre, de la justice, de l'autorité, opérerait une révolution morale dans tous les cœurs, et nous guérirait ainsi de tous les maux de nos longues dissensions! Je veux pour un moment que l'irréflexion, ou bien un zèle qui n'est pas selon la science, ait mis quelquefois dans la bouche d'un missionnaire une parole hasardée, une décision exagérée ; n'est-il pas facile de réprimer ses écarts? le prédicateur indiscret n'est-il pas sous la dépendance des premiers pasteurs? et faudrait-il, pour une faute personnelle qui ne laisse aucunes traces, se livrer à des emportements de fureur contre les missions, et demander à grands cris la destruction d'une œuvre si précieuse pour les intérêts de la société comme de la religion? Il faut le

dire, les vrais perturbateurs, ce sont ceux qui, au mépris de la liberté de conscience garantie par la loi fondamentale de l'Etat, troublent le sacerdoce jusque dans ses fonctions purement spirituelles, ne cessent de circonvenir les dépositaires de l'autorité par de lâches mensonges, d'insulter à la religion de l'Etat, de la maison régnante, de vingt-huit millions (1) de Français qui la professent, et même de toutes les communions, par leurs blasphèmes contre Jésus-Christ; les perturbateurs sont ceux qui, en prêchant des doctrines anarchiques et licencieuses, flattent, soulèvent toutes les passions, et répandent ainsi dans le corps social des germes d'éternelle discorde.

Mais j'entends des ennemis plus circonspects des missions se parer d'un beau zèle pour la sainteté de nos mystères, et déplorer la facilité avec laquelle les fidèles y sont admis; voyons ce qu'il faut penser de ces alarmes.

Sans doute une seule profanation est un mal et un très-grand mal, et malheur au prêtre qui, par une molle condescendance, en deviendrait le complice; mais en déplorant des abus inséparables de la corruption de notre nature, n'allons pas condamner ce qu'il y a d'ailleurs de plus salutaire. Lorsqu'il ouvrit au milieu de son Eglise ces fontaines de grâce qui devaient couler jusqu'à la fin des siècles, Jésus-Christ savait bien que trop souvent les hommes ingrats et pervers ne répondraient à ses faveurs que par des sacriléges : il se trouva un profanateur jusque parmi les disciples qu'il s'était choisis; il se rencontrait aussi de semblables pécheurs parmi les premiers chrétiens, désordre qui faisait gémir le grand apôtre. Et de quoi n'abuse-t-on pas? Faudrait-il donc abolir nos fêtes sacrées, parce que l'oisiveté en fait des jours de plaisir et de dissolution; les assemblées de religion dans nos

(1) On ne compte en France qu'un million de Protestants.

temples, parce qu'elles peuvent devenir une occasion de scandale, ou même d'intrigues criminelles; la communion pascale, parce qu'elle entraîne des profanations? Telle est la manie des esprits faibles ou faux; dans les meilleures choses ils ne voient que quelques inconvénients inévitables en tout, comme dans les plus mauvaises ils ne voient que quelques frivoles avantages. Je n'ignore pas que, dans le cours d'une mission, les dispensateurs des saints mystères se rendent plus faciles; qu'ils exigent des épreuves moins longues et moins sévères; toutefois remarquez bien que c'est pendant six semaines entières que les fidèles suivent les exercices de la mission, et s'occupent presque uniquement de tout ce qu'il y a de plus capable de les éclairer, de les toucher, de les convertir. Et ne voyez-vous pas aussi que les âmes y sont plus fortement ébranlées qu'elles ne le sont dans les temps ordinaires, que les grâces y sont plus abondantes, que les exemples d'édification mutuelle y ont plus d'efficacité; et, quand les circonstances sont extraordinaires, est-il étrange qu'on s'écarte des voies communes? Je ne dis rien ici qui ne soit avoué de la plus saine théologie, autorisé par la pratique des plus saints personnages; et je suis bien assuré de ne pas trouver de contradicteurs parmi les hommes versés dans la première de toutes les sciences, celle de diriger les âmes! Ah! au lieu de se livrer ici à d'amères censures, combien il serait plus conforme à la charité chrétienne de laisser à Dieu le jugement des consciences, et de se réjouir avec les missionnaires de l'empressement des fidèles autour de la table sainte!

Et d'où vient encore qu'on blâme l'usage des cantiques, introduit dans les missions? Ce n'est qu'un artifice innocent pour mieux graver dans les cœurs les vérités de la foi, pour les rendre plus présentes à l'esprit, pour les communiquer et les répandre avec plus de succès et de

fient ces spectacles de religion, ces scènes préparées d'avance pour remuer le peuple? Tout cela frappe les sens, mais ne change pas le cœur. Que signifient surtout ces cérémonies lugubres appelées expiatoires? qu'est-ce donc que la France a tant à expier; et de quel droit les missionnaires se regardent-ils comme chargés de ses intérêts auprès du ciel? Ainsi, en premier lieu, les missions sont superflues. Ce n'est pas tout : que font-elles autre chose que bouleverser les campagnes et les cités, porter dans les familles le trouble et la division? On fait grand bruit du concours des fidèles et de leur apparente piété; mais, si vous respectez sincèrement vos mystères, ne devez-vous pas trembler qu'ils ne soient profanés par un grand nombre de ceux qui y sont admis avec tant de facilité? Et que dirons-nous encore de ces cantiques composés avec art, et dont les paroles sont répétées sur des airs profanes qui rappellent le théâtre dans le temple de Dieu? Tout cela est-il conforme à l'ordre, à l'esprit de la religion, aux bonnes mœurs? Disons donc, en second lieu, que les Missions sont nuisibles. Enfin, quel en est le résultat? où en sont les effets durables? C'est un torrent qui s'est écoulé avec fracas; les premières impressions sont bientôt effacées; il n'en reste rien, et tout le fruit des missions se réduit aux éclatants honneurs que reçoivent en partant les missionnaires, honneurs qui ne semblent pas leur être indifférents. Ainsi, en troisième lieu, les missions sont infructueuses.

Vous le voyez, Messieurs, je ne dissimule rien, parce que je ne crains rien. On pourrait présenter les objections avec plus d'artifice; on n'y mettrait pas plus de vérité : n'en soyez pas effrayés. Vos cœurs nobles et religieux repousseraient, sans doute, ces vains arguments, lors même que votre esprit n'en verrait pas clairement la solution. Souffrez un moment que nous travaillions à dissiper le nuage que nous avons élevé devant vos yeux, il

ne tardera point à s'évanouir; et, pénétrés plus que jamais d'un saint zèle pour le soutien de ces Missions de France, qui sont en grande partie votre ouvrage, vos pieuses largesses en leur faveur seront la seule réponse que vous daignerez faire à leurs ennemis. Je ne saurais ici me défendre d'un souvenir bien douloureux pour vous comme pour moi. Il est présent à ma pensée, il est présent à mon cœur, le saint prêtre qui vous fut si connu; deux fois il éleva sa voix touchante en faveur des Missions de France, et deux fois il obtint pour elles des secours si abondants, qu'ils surpassèrent ses espérances: aujourd'hui s'il vivait, il parlerait encore à ma place (1). Hélas! vous êtes donc condamnés à ne plus entendre les paroles de persuasion qui coulaient de ses lèvres comme une douce rosée, et qui, inspirées par son âme, ne manquaient jamais d'arriver jusqu'à la vôtre; vous le cherchez en vain dans cette enceinte, ce n'est ni sa personne ni sa voix. Du moins si, en quittant la terre, il nous avait laissé son esprit et son cœur; mais non, il a tout emporté avec lui dans le tombeau : ou plutôt, je me trompe, il nous a laissé, à nous, ses exemples à imiter, et à vous, Mesdames, tout son zèle pour les œuvres saintes que lui avait fait entreprendre son amour de la religion et de l'humanité. J'ose croire que c'est sous ses regards protecteurs que je vais plaider la cause des missions, et de celles en particulier qui sont l'objet de cette réunion et de votre sollicitude : c'est tout le sujet de cette conférence.

Il existe au milieu de nous un peuple de beaux esprits irréligieux; peuple inquiet, et jaloux de tout empire qui n'est pas le sien, criant au feu du fanatisme au milieu des glaces de l'indifférence, déclamant avec violence contre le pouvoir religieux pour mieux assurer sa propre domi-

(1) L'abbé Legris-Duval, mort le 13 janvier 1819.

nation; peuple incorrigible, que trente ans de calamités n'ont pu désabuser, qui ne connaît la Providence ni à ses châtiments ni à ses faveurs, et qui creuse avec une affreuse sécurité un abîme, où, si on le laissait faire, viendrait s'engloutir encore la société avec la religion; peuple frivole, incapable de vérités fortes, qui sait moins ce qu'il veut que ce qu'il ne veut pas, qui craint de s'avouer à lui-même franchement la nécessité de la religion, qui pourtant quelquefois semble rêver une religion sans sacerdoce, ou bien un sacerdoce sans autorité, c'est-à-dire complétement inutile; peuple enflé d'orgueil, adorateur exclusif de ses propres pensées, mettant ses théories à la place de l'expérience des siècles, toujours prêt à recommencer les mêmes erreurs pour aboutir aux mêmes désastres, et qui, sur les débris du trône et de l'autel abattus, s'écrierait avec joie : Périsse la monarchie, périsse le christianisme, pourvu que triomphent nos systèmes!

Voilà pourtant, Messieurs, quels sont les vrais ennemis des missions; elles ne sauraient en avoir d'autres, et il suffit de les avoir signalés, pour que vous soyez suffisamment avertis d'être en garde contre leurs accusations. Mais ne craignons pas d'entrer en discussion avec eux. D'abord ils présentent les missions comme superflues; et pour le persuader, ils commencent par faire observer qu'elles ne sont que pour les sauvages et les idolâtres, et que nous ne sommes ni l'un ni l'autre.

Il est vrai, Messieurs, nous ne sommes pas des sauvages; nous reconnaissons un gouvernement, des lois, des familles bien distinctes avec des droits et des intérêts fixés et garantis. Mais l'autorité n'a-t-elle pas été ébranlée jusque dans ses fondements par les mauvaises doctrines, et n'est-il pas important de la raffermir par les maximes évangéliques? Mais les lois humaines ne sont-elles pas trop souvent le jouet des passions, de la fraude, de l'ambition, de la cupidité, et ne faut-il pas, pour les rendre

plus inviolables, leur prêter l'appui d'une religion qui les présente comme des règles de conscience? Mais dans les familles tout est-il bien ordonné? y a-t-il toujours assez d'union parmi les époux, de vigilance dans les pères, de piété filiale dans les enfants, de fidélité dans les serviteurs? et n'est-il pas utile d'y ramener les sentiments religieux, qui sont la meilleure sauvegarde des vertus domestiques? Nous faisons gloire de notre civilisation; mais n'a-t-elle pas ses vices et ses excès, comme la barbarie peut avoir les siens? Nous méprisons l'ignorance du sauvage; je ne sais si l'orgueil du sophiste vaut beaucoup mieux : plus d'une fois la religion a su faire d'un peuple sauvage un peuple civilisé; mais on peut bien défier la sagesse du siècle, de pouvoir, sans la religion, faire quelque chose d'un peuple corrompu par une science vaine et usé par sa civilisation même.

Il est vrai, nous ne sommes pas idolâtres; nous n'adorons pas les astres, le feu, la pierre et le bois. Toutefois, il ne faudrait pas remonter bien haut dans nos annales pour trouver des superstitions tout aussi pitoyables que celles de l'ancienne idolâtrie, pour rencontrer des hommes qui se sont déclarés hautement les adorateurs de la déesse Raison, et qui, l'encensoir à la main, se sont prosternés devant le vice en personne, assis sur nos autels. Du moins les anciens idolâtres étaient pénétrés du sentiment confus de la divinité; c'est à elle qu'ils avaient la pensée prédominante de rendre hommage, et leurs législateurs avaient toujours cherché dans une religion quelconque, réputée divine, l'appui le plus ferme de leurs institutions sociales. Nous, au contraire, nous sommes entourés d'athées qui méconnaissent la divinité, d'indifférents pour qui elle est comme si elle n'était pas, de politiques qui regardent comme le chef-d'œuvre de la raison humaine de la bannir de la société, comme ils voudraient la bannir de leur cœur. Ils ont peut-être assez d'esprit pour façon-

ner avec art la statue, et ils n'ont pas assez de bon sens pour demander au ciel le feu divin qui seul peut lui donner la vie. Ainsi, dans les raffinements d'une fausse sagesse, nous sommes tombés, sous quelques rapports, au-dessous du paganisme. Et croit-on qu'il soit plus facile de ramener à la religion un peuple d'apostats, que d'y amener un peuple de païens?

Et où a-t-on vu que les missions n'étaient pas faites pour des peuples civilisés et chrétiens? J'ouvre l'histoire: en reculant de six siècles, je trouve en Italie saint François d'Assise, en Espagne saint Dominique, fondant l'un et l'autre une société d'ouvriers évangéliques qui se répandent dans toutes les contrées de l'Europe chrétienne et y exercent un saint apostolat. Plus tard, je trouve saint Ignace de Loyola, fondateur de cette compagnie, qui s'est rendue si célèbre dans l'univers, qui a donné aux différentes parties du monde les missionnaires à qui nous devons ces *lettres si édifiantes* et si *curieuses* tout ensemble, et qui en même temps qu'elle a formé François-Xavier l'apôtre des Indes, a formé, pour la France, François Régis, apôtre du Velay. J'arrive à saint Vincent de Paul, le père des pauvres, l'honneur du sacerdoce français, qui établit une congrégation dont le nom seul atteste la destination tout apostolique, celle des *Prêtres de la Mission,* Quels hommes je pourrais citer, qui ont été plus ou moins missionnaires, et qui sont faits pour en imposer aux incrédules par l'éclat de leur génie comme de leurs vertus! C'est François de Sales, qui, par des missions conduites avec autant de sagesse que de douceur, ramène à l'Eglise romaine soixante-douze mille de ses frères séparés; c'est Bossuet, se mettant dans la ville de Metz à la tête d'une mission qu'y donnent les disciples de Vincent de Paul; c'est Fénelon, évangélisant dans le Poitou, et recueillant d'un zèle tendre et compatissant les fruits les plus abondants de vie et de salut; c'est le

plus éloquent missionnaire du dernier siècle, que Massillon ne put entendre dans sa ville épiscopale sans l'admirer; le père Brydaine, dont la voix tonnante, après avoir grondé comme la foudre sur nos provinces, vint retentir avec tant d'éclat dans cette capitale. Maintenant, je le demande, qui faut-il croire, sur l'utilité des missions chez les peuples chrétiens, ou des illustres et saints personnages que je viens de citer, ou des ennemis mêmes de la religion! Serait-il chrétien celui qui oserait balancer?

Mais, dira-t-on, s'il faut ranimer la croyance et régénérer les mœurs des chrétiens, le zèle des pasteurs ordinaires ne suffit-il pas pour cela? Non, sans doute. Et d'abord, dans les différentes parties de la France, combien d'églises qui sont privées de tout ministère pastoral! Pour dire ici les choses par leur nom et sans périphrase, si nous parcourions plusieurs de nos grandes provinces, la Champagne, la Bourgogne, la Touraine, le Poitou, l'Angoumois, une partie de la Guyenne, sans parler d'autres contrées encore, combien de fois nos regards attristés ne tomberaient-ils pas sur des temples en ruines et des troupeaux sans pasteurs! et ne serait-il pas à souhaiter que chaque diocèse possédât une société de ces hommes évangéliques qui, parcourant les campagnes, pût y entretenir le feu sacré, en attendant que des temps plus heureux permissent de leur donner des secours plus abondants? Mais voyez même les villes qui n'en sont pas privées : l'impiété y a fait des ravages; l'indifférence y a glacé les âmes; des doctrines perverses qui sont parvenues et parviennent tous les jours jusqu'au peuple de tant de manières, en justifiant les vices, les ont rendus plus communs et plus audacieux. Que peut le pasteur ordinaire contre tant de maux réunis? Peut-être que son âge, ses infirmités, son défaut de zèle ou de capacité, l'habitude où l'on est de le voir et de l'entendre, le rendent impuissant pour opérer une réforme salutaire;